

Kevin Cohalan, membre du CA

LE MONUMENT CRÉMAZIE

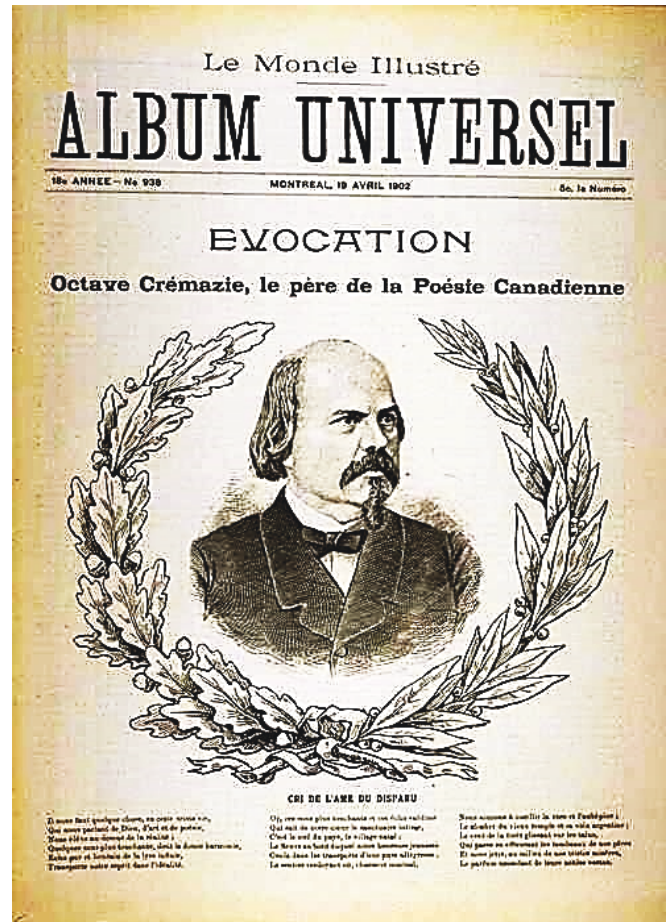
PÈRE DE LA POÉSIE CANADIENNE

Plus de trente mille personnes sont réunies « une grise après-midi », le dimanche 24 juin 1906, au square Saint-Louis : ce dernier étant pour Montréal, pendant notre Belle Époque édouardienne, l'épicentre de la bourgeoisie canadienne-française. Devant un monument enveloppé de draperie, ouvrage de l'artiste-sculpteur Louis-Philippe Hébert, se rangent la fanfare et la garde d'honneur des cadets du collège Mont-Saint-Louis, rue Sherbrooke. Des notables se regroupent sur une élégante estrade : comité du monument, magistrats, hommes politiques, conseillers municipaux, membres du clergé. Sous l'égide du maire de Montréal, H.A. Ekers, on célèbre l'apothéose d'Octave Crémazie¹. L'instigateur du projet est le poète, dramaturge, écrivain, journaliste, politicien, fonctionnaire et avocat Louis Fréchette².

CAROLINE-Angélique Dessaulles-Béique – épouse du président d'honneur du comité, le sénateur Frédéric-Liguori Béique, et cofondatrice avec Marie Gérin-Lajoie l'année suivante de l'organisme féministe la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste – descend de l'estrade pour procéder au dévoilement³.

Tout le monde connaît les poèmes, peu nombreux, d'Octave Crémazie. Il n'en a composé qu'une quarantaine. Le plus célèbre, signé le 1^{er} janvier 1858, s'intitule *Le Drapeau de Carillon*, commémorant le centenaire du triomphe au lac Champlain du Marquis de Montcalm, à la bataille de Fort Carillon⁴, le précurseur du Fort Ticonderoga. On est familier avec les derniers mots d'un vieux soldat mourant, tels qu'inscrits sur le monument; même ceux n'ayant pas lu ou entendu les trente-deux strophes du poème connaissent par cœur la chanson de Charles Sabatier, *Ô Carillon*, également composée en 1858 en empruntant quelques vers de Crémazie, dont, en terminant, celui-ci : « Pour mon drapeau je viens ici mourir ».

LE DRAPEAU a été décerné à ce soldat, le héros du récit, par Montcalm lui-même. Dévasté les années suivantes par l'agonie de ce dernier à Québec, et ensuite par la cession



Gravure d'Octave Crémazie.

Page couverture de l'Album Universel du 18 avril 1902.

du Canada et l'abandon des Canadiens, l'ancien combattant traverse l'Atlantique afin d'amener à Versailles cette précieuse relique, le drapeau de Carillon, dans l'espoir de raviver l'esprit de Louis XV. Il ne découvre, de la part de Madame du Barry, de Voltaire, et du roi lui-même, que du mépris pour ces « quelques arpents de neige ». Revenu chez lui, il descend à Carillon, seul endroit digne de la consécration de la glorieuse bannière : « Sur la haute colline... à quelques jours de là... des paysans trouvaient un cadavre glacé / Couvert d'un drapeau blanc⁵. »

Le Monde Illustré
Album Universel

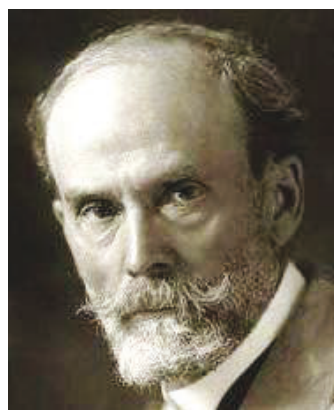


LE MONUMENT "CRÉMAZIE"

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL

*Page couverture de l'Album Universel du samedi 18 novembre 1905.
Le monument tel qu'il sera : en novembre 1905, le socle de granit est déjà en place,
mais les bronzes coulés en France ne sont pas encore installés.
Image BAnQ.*

CRÉMAZIE (1827-1879), citadin de Québec, n'avait rien de montréalais. Il était un libraire de la côte de la Fabrique, d'une érudition prodigieuse – un disciple de Musset, de Lamartine, du jeune Victor Hugo – et dès l'âge de 20 ans l'un des fondateurs de l'Institut canadien à Québec. Il adorait les livres, détestait les affaires et animait un cénacle où tout le mouvement littéraire se réunissait. Il était « un peu misogyne », auteur de vers étonnants et, aussi, contre-faiseur de documents financiers représentant des sommes astronomiques pour l'époque. En raison de ces derniers il fuit Québec clandestinement en 1862 pour se réfugier en France, ne revenant jamais et devenant (d'après l'*Avertissement* de son éditeur la Librairie Beauchemin) le plus malheureux comme le plus patriotique de nos poètes.



Philippe Hébert.
Portrait BANQ.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT (1850-1917), le prééminent sculpteur canadien (qui signa souvent « Philippe » tout court), est le créateur de six monuments à Montréal : sur le Plateau, ceux de Crémazie et Jeanne Mance; au centre-ville, d'Ignace Bourget et Édouard VII, et dans le Vieux-Montréal, de Maisonneuve et John Young. On voit également,

abrité dans la basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde, son magistral *Crucifiement*.

LOUIS FRÉCHETTE (1839-1908), né à Lévis, est plus jeune de douze ans que Crémazie. Admis dès 1860 à un cabinet prestigieux d'avocats à Québec, il s'adonne à la vie de bohème. Il produit une pièce de théâtre, publie des poèmes et, devenant journaliste, passe des années aux États-Unis. De retour à Lévis, il est élu député fédéral. En 1876 il se marie et se déplace à Montréal, poursuivant sa vocation

littéraire couronnée en 1880 par l'Académie française. Domicilié tout près du square Saint-Louis, il pilote le comité du monument de Crémazie, hommage public que, depuis longtemps déjà, il tenait à rendre au premier grand poète canadien-français. Fréchette, avec son épouse, se met en pension la dernière année de sa vie à l'Institution des Sourdes-Muettes, rue Saint-Denis.



Louis Fréchette.
Portrait BAC.

APRÈS la Première Guerre mondiale, la bourgeoisie commence à se disperser vers Outremont ou ailleurs. Entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Denis, les immigrants s'implantent. L'évolution ethnoculturelle s'assimile paisiblement jusqu'aux années soixante, alors qu'un nouveau phénomène se manifeste au square Saint-Louis : la goutte qui fait déborder le vase, l'envahissement des beatniks et hippies! Crémazie a beau avoir vécu seize ans d'exil : encore d'autres l'attendent. En 1972, les autorités municipales, de peur que son monument ne soit endommagé, le déménage au rond-point à l'intersection des boulevards Saint-Laurent et Crémazie, au pied de l'autoroute métropolitaine. Ce n'est qu'en 2002, sous le régime de Gerald Tremblay, qu'il revient au square⁶.



Monument installé au rond-point de Saint-Laurent et Crémazie.
Photo affichée par Héritage Montréal.

NOTES. — 1. Voir la brochure commémorative *Le Monument Crémazie*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1906. 2. Pour Crémazie, Hébert et Fréchette, consulter en ligne le DBC (Dictionnaire biographique du Canada) ainsi que Wikipédia, et celui-ci également pour Ekers (le dernier maire anglophone de Montréal). 3. Curieusement, l'article de Wikipédia sur Caroline Dessaulles-Béique est plus approfondi en anglais qu'en français. 4. Camillien Houde, en tant que maire de Montréal, érige en 1939 sur le terrain du Fort Ticonderoga une imposante plaque commémorant la victoire de Montcalm. 5. À noter que le drapeau chanté par Crémazie (dans la strophe initiale entre autres) est toujours « blanc », soit la bannière du royaume de France, et ne correspond pas au fleurdelisé bleu popularisé vers la fin du XIX^e siècle, l'ancêtre de l'actuel drapeau québécois adopté par Duplessis en 1948. Soit dit en passant que ce dernier fut un projet des Bleus, les Rouges aimant mieux le tricolore des Patriotes. Voir aussi « Le drapeau de Carillon classé objet patrimonial » par le journaliste Jean-François Nadeau, *Le Devoir*, 22 janvier 2018. Marie Montpetit, ironiquement, qui a promulgué ce classement en tant que ministre de la Culture et députée du comté Crémazie, a également rebaptisé sa propre circonscription, effaçant « du paysage électoral » le nom de Crémazie en faveur de celui de Maurice Richard! 6. Mémoire de Laurent Vernet, *La vie sociale des œuvres d'art dans les espaces publics. Études de cas montréalais*, Université du Québec/Institut national de la recherche scientifique, 2016, pages 131-136.